

RAMEAU DE SAINT-PÈRE, François-Edme, *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique, Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby libraire-éditeur, 1859, xxxix+ 160 p. + 355 p. + 1 pl. hors texte.

Né à Gien (Centre) en 1820, Rameau de Saint-Père fait des études de droit à Paris et s'établit par la suite à Alger. Il publie, en 1859, *La France aux colonies* avant même d'effectuer son premier voyage au Canada (1860). Il reviendra en 1888. La Société royale du Canada l'élit, en 1884, membre correspondant et l'Université Laval lui remet un doctorat honorifique en 1889. Il meurt en 1899 à Adon (Centre).

Rameau est le premier Français à avoir écrit l'histoire de la population francophone de l'Amérique avant même d'y avoir mis les pieds. Cette histoire, il l'écrit en explorant les archives, en interrogeant des voyageurs ainsi que des membres influents de la société canadienne, par exemple François-Xavier Garneau, Étienne Parent à qui il avait adressé un premier exemplaire de *La France aux colonies*, le curé Labelle, Pierre-J.-O. Chauveau, Benjamin Sulte, Napoléon Bourassa, Hector Fabre, etc. Il divise son livre en deux parties. La première étudie l'histoire de la population acadienne et la deuxième retrace celle de la population canadienne de 1600 à 1858. Il s'empresse de la publier avant l'anniversaire (1860) de la cession du Canada à la Grande-Bretagne (1760).<sup>1</sup>

« Tandis que leur mère patrie, trop insouciant, perdait de vue les généreux enfants qu'elle n'avait pas su défendre, ces courageux colons, avec une persistance énergique qui a défié les persécutions, les séductions et l'isolement, ont conservé partout non-seulement la tradition, mais la religion, les moeurs, la langue, l'amour de leur patrie primitive. [...] » (p. ii)

« Le Canada, après la conquête et l'émigration qui la suivit en 1765, ne comptait pas plus de 68,500 Canadiens français; aujourd'hui (1859) le Bas-Canada seul ne contient pas moins d'un million d'âmes parlant français et formant une petite nation serrée, indestructible et qui a déjà son importance dans l'économie générale du continent américain. » (p. viii)

[Passages tirés de la première partie : *Les Acadiens*] « M. Ney<sup>2</sup>, dans son voyage, nous rapporte que, faisant une excursion à quelque distance d'Halifax, en 1831, du côté de Darmouth, il rencontra deux paysans dont le costume, assez semblable à celui des nôtres, le frappa; il leur

---

<sup>1</sup> *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, vol. I, p. 280; *Cahier des Dix*, n° 13, 1948, pp. 225-248; vol. 14, 1949, pp. 87-114.

<sup>2</sup> Voyageur français venu en Acadie en 1830 et dont le récit de voyage a été publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1831. (*Cahier des Dix*, vol. 13, 1948, p.230). Il faut noter que *Cahier des Dix* donne 1830 et non, comme le fait Rameau, 1831 pour la date du voyage.

demanda en français s'ils venaient de loin : «Ah! jarnigué, répondit l'un d'eux, je venons de plus de vingt milles de dedans la contrée.» Ils étaient d'un village nommé *Cheenscook*<sup>3</sup>, entièrement français et composé d'une soixantaine de familles; ils avaient conservé le dialecte de nos paysans, et le considérant avec une joie naïve, ils lui dirent qu'il était le premier Français de France qu'ils eussent vu de leur vie. Il nous est assez difficile de préciser la situation de ce village, mais nous présumons que ce sont les Acadiens de la rivière de Kennetcook, dont la prononciation était probablement altérée par nos compatriotes; cette rivière n'est guère en effet qu'à 14 ou 15 milles au nord-ouest d'Halifax dans l'intérieur des terres. » (p. 51)

«Tous les auteurs s'accordent en effet pour rendre témoignage à la conservation de leur langue, de leur caractère national, et au soin vigilant qu'ils y apportent. Voici ce qu'écrivait en 1829 Halliburton<sup>4</sup>, qui était juge dans la Nouvelle-Écosse :

«..... Tandis que les Allemands tendent à se fondre dans la masse de la population, les Acadiens demeurent ensemble autant que possible, conservant leur religion, leur langage et leurs mœurs particulières; ils ne se marient jamais avec leurs voisins protestants. Entre eux ils parlent français, mais il s'y est mêlé quelques mots dérivés de l'indien et de l'anglais. Les hommes cependant savent en général l'anglais, mais peu de femmes et d'enfants comprennent cette langue...» Et dans un autre endroit : «les Acadiens ont un attachement particulier pour leur langue et leurs habitudes, et quoique leurs affaires les amènent souvent parmi les Anglais, jamais ils ne se marient avec eux, jamais ils n'adoptent leurs manières et ne quittent jamais leurs villages.» » (pp. 52-53)

«Tous ces habitants français de Terre-Neuve ont bien plus de facilités que les Acadiens pour la conservation de leur langue et de leur nationalité : car l'arrivée périodique de nos nombreux bâtiments de pêche, dont les équipages séjournent au milieu d'eux pour la préparation de la morue, et le passage fréquent de quelques navires de guerre français, les maintiennent en relation avec la mère patrie, et y entretiennent même constamment un certain courant d'immigrants. » (p. 89)

[Passages tirés de la deuxième partie : *Les Canadiens*]      «Quant aux coureurs de bois qui de longue date étaient restés dans le pays des fourrures, ou qu'y déposait constamment le flot

---

<sup>3</sup> Il s'agit probablement du village de *Chezzetcook*. Pour plus de détails sur ce toponyme, voir le document 32 (*Une station sur les côtes d'Amérique*).

<sup>4</sup> Écrivain, avocat et juriste né à Windsor (Nouvelle-Écosse) en 1796.

annuel des *voyageurs*, la déperdition considérable qu'ils avaient causée à la population n'avait pas été tout à fait en pure perte; en outre de l'influence qu'ils conservèrent à la France parmi les Indiens, en outre des secours armés qu'ils apportèrent à diverses reprises, un grand nombre d'entre eux se groupèrent sur divers points qui leur servaient de postes d'approvisionnement et de ralliement; là ils formèrent des espèces d'établissements semi-agricoles, semi-commerciaux, où ils finissaient par se retirer avec leurs femmes indiennes et leurs enfants. Beaucoup d'autres enfin vivaient mêlés avec les tribus indiennes, qui les adoptaient, et ils sont devenus l'origine d'une nombreuse population métisse répandue dans toutes ces tribus, où elle a vulgarisé une sorte de patois mi-partie français, mi-partie indien et qui se parle dans tout le nord-ouest de l'Amérique.(1) » (p. 55)

## « Chapitre VI

### DE L'IMMIGRATION ET DE LA COLONISATION FRANÇAISE AU CANADA.

Avant d'aborder la nouvelle période du développement de la population canadienne sous la domination étrangère, il est utile de recueillir un instant nos réflexions et de jeter un rapide coup d'œil sur la marche des faits que nous avons observés jusqu'alors.

La population qui fait l'objet de cette étude n'a point eu pour origine, comme plusieurs ont pu le penser, quelques aventuriers, quelques hommes de hasard, quelques individus déclassés et enrôlés par l'État. Ce fut l'immigration réelle d'un élément intégral de la nation française, paysans, soldats, bourgeois et seigneurs; une colonie, dans le sens romain du mot, qui a importé la patrie tout entière avec elle. Le fond de ce peuple, c'est un véritable démembrement de la souche de nos paysans français; leurs familles, cherchées et groupées avec un soin particulier, ont transporté avec elles les mœurs, les habitudes, les locutions de leurs cantons paternels, au point d'étonner encore aujourd'hui le voyageur français; ce sont aussi des soldats licenciés s'établissant sur le sol, officiers en tête, sous la protection du drapeau; voilà les principes essentiels et originaires de la population canadienne. »(p. 88)

« Le paysan canadien s'était donc parfaitement conservé lui-même; la plupart ignoraient même complètement la langue du vainqueur, qu'on avait songé d'abord à leur imposer. Ils étaient arrivés, en se multipliant et se poussant de proche en proche, à remplir à peu près tout le cadre des anciennes seigneuries; mais à ce moment ils se trouvèrent arrêtés, car ils se tenaient obstinément attachés non-seulement à leur langue, à leur<sup>5</sup> nationalité et à leurs usages, mais

---

<sup>5</sup> *lenr* dans l'original.

jusqu'à leur tenure seigneuriale avec cens et rentes. Le grand ouvrage statistique de Bouchette constate que vers 1830 ce n'était qu'avec la plus grande peine que l'on parvenait à en entraîner quelques-uns sur les townships, circonscriptions territoriales établies par les Anglais dans les districts encore inhabités. Ils préféraient subdiviser à l'infini entre leurs enfants les propriétés qu'ils possédaient dans les seigneuries, mesure fâcheuse dans un pays où l'hiver long et rigoureux rend nécessaire pour les cultures de chaque ferme une plus grande étendue de terre que partout ailleurs. » (p. 142)

« [...] Nous avons cru utile d'ailleurs de faire ainsi connaître quelques spécimens de la littérature canadienne [l'auteur vient de donner une longue citation de l'abbé Ferland], à peu près ignorée en France, et qui mériterait d'y être plus connue. Nous espérons donc que le lecteur français nous saura bon gré de lui avoir montré que sur les bords du Saint-Laurent notre langue n'a pas plus dégénéré que notre caractère. Malheureusement la nature de cet ouvrage et l'abondance des faits et documents spéciaux qu'il doit renfermer nous contraignent à nous restreindre sous ce rapport plus que nous ne l'aurions désiré, et cette digression d'impressions locales et littéraires vient déjà de nous entraîner trop loin du cours de nos études statistiques, auxquelles nous avons hâte de revenir. » (p.208)

(1) Nous [Rameau de Saint-Père] avions dessein de placer immédiatement à la suite de ce travail l'étude détaillée de la formation et du développement des nombreuses colonies répandues dans tout l'ouest, par les Français et les Canadiens (la plupart en effet furent plutôt peuplées par des émigrants du Canada que par des Français de France), mais nous avons été obligé, comme nous l'expliquons dans l'appendice, de renvoyer, faute d'espace, ces études à un autre volume. [...]